

# LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES

15<sup>e</sup> ANNÉE - N° 484 B

2 AVRIL 1942

TOUS LES JEUDIS

DEUX FRANCS



**EDWIGE FEUILLERE**  
**PLUS BELLE**  
**PLUS ÉMOUVANTE**  
**QUE JAMAIS DANS...**  
**MAM'ZELLE BONAPARTE**



Rompant avec la formule traditionnelle des réceptions-surprise, nous avons eu lundi dernier, au Ciné-Club, une manifestation qui relevait plutôt de notre rubrique des « Voisins de palier » — elle y figurera sans doute bientôt, car l'attraction présentée était de classe — que de ce compte-rendu hâtif.

Donc, ainsi que nous l'avions annoncé, Edmond Audran, premier danseur de l'Opéra de Marseille, vint nous voir, et comme il nous avait dit, en une précédente séance, tout ce qu'il avait à dire sur le cinéma, vint pour danser, ou plutôt pour répéter des danses. Un empêchement de dernière minute fit reporter cette séance de samedi à lundi.

Les membres du Ciné-Club apprécieront comme il convenait cette marque de confiance que leur donnait le jeune et grand danseur, en leur permettant d'assister à la mise au point, en pleine atmosphère de travail et de création, sans appareil ni costume de scène, de danses nouvelles qu'il interprétait avec sa nouvelle et charmante partenaire.

Audran et Viviane Olivia répétèrent une *Danse Bohémienne* de Drigo et firent quelques essais sur des poèmes (lus par Arlaud) et sur des rythmes nouveaux. Ce n'est pas

la place ici pour analyser l'émotion artistique qui se dégageait de cette répétition de travail.

Remercions chaleureusement Edmond Audran, qui ne nous a pas seulement apporté une aimable diversion à nos programmes, remercions aussi Viviane Olivia qui vint parmi nous malgré un accident qui lui interdisait presque de danser.

SAMEDI 4 AVRIL, à 17 h. 30, en notre local, 45, rue Sainte, réception-surprise, suivant la formule en usage.

Les demandes d'adhésion sont reçues aux permanences les vendredis, lundis et mercredis, de 18 à 19 h. 30, à notre local, et les autres jours aux bureaux de la Revue de l'Ecran, 43 Bd de la Madeleine, Marseille.



Edmond Audran dans une de ses créations

#### LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine  
Tél. : National 26-82  
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE  
Rédacteur en Chef : Charles FORD  
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

##### Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.  
Suisse : 27 Kanongasse, Bâle, et 25, rue du Kursaal, Montreux :  
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ;  
le numéro : 30 centimes.

##### Etranger U. P. :

1 an : 120 frs, 6 mois : 75 frs.

##### Autres pays :

1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille  
(Chèques Postaux : A. de MASINI,  
C. C. 466-82)



#### DU NOUVEAU

M. Raoul Ploquin, directeur responsable du Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique, a réuni, lundi dernier, au Plaza de Nice, tous les producteurs de la zone non occupée afin de leur faire une communication très importante :

A partir du 1<sup>er</sup> mai, la ligne de démarcation sera en fait supprimée pour tout ce qui se rapporte au cinéma. Pellicules, matériel et films pourront circuler librement on espère également que toutes facilités seront accordées aux cinéastes et artistes se rendant d'une zone à l'autre pour les besoins de leur activité professionnelle.

Mais ce qui est une innovation vraiment heureuse, la plus heureuse certes depuis l'existence du Comité, c'est le libre passage des films. A dater du 1<sup>er</sup> mai tous les films français pourront être librement projetés dans les deux zones indépendamment du fait s'ils auront été tournés en zone occupée ou dans le Midi. Toutefois, les producteurs de la zone libre devront obligatoirement fixer leur siège social à Paris tout en gardant la faculté de réaliser leurs films dans les studios de Nice ou de Marseille. Inutile de dire que ces nouvelles dispositions apportent un soulagement énorme aux producteurs de la région marseillaise et niçoise qui n'avaient jusqu'à présent aucune certitude de voir leurs films passer la ligne, bien au contraire !

Dorénavant les producteurs de la zone libre pourront enfin tabler sur une exploitation normale de leur film en France.

Au cours de cette même réunion niçoise, les autorités professionnelles ont apporté la nouvelle de la distribution des autorisations de produire. Pour l'ensemble français, on a autorisé 60 grands films pour l'année à venir dont 42 ont été attribués aux producteurs de la région parisienne et 18 à ceux de la Côte. Il est évident qu'en comparaison avec la production d'avant 1939 qui comprenait 120 films, le contingent actuel peut paraître assez faible, mais si l'on veut bien tenir compte des difficultés énormes que rencontre le cinéma dans tous les domaines et du fait de la forte réduction du marché extérieur, on peut dire que les 60 films autorisés constituent un excellent résultat. Et la suppression de la ligne de démarcation cinématographique est un pas en avant dont personne ne contestera l'importance capitale pour la vie de la corporation du film.

Charles FORD.

EN MARGE DE "MAM'ZELLE BONAPARTE"

# CORA PEARL

## PRINCESSE DU DEMI-MONDE

En 1855, donc trois ans après que Louis Napoléon Bonaparte eut été proclamé empereur héréditaire des Français, Alexandre Dumas Fils faisait jouer *Le Demi-Monde*. La pièce connut le grand succès et son titre fit fortune. Le « demi-monde » entraînait dans la langue.

Il était déjà dans les mœurs, on s'en doute. Mais jamais époque ne l'avait encore plus complaisamment favorisé. Le temps des crinolines mérita bien le nom de « belle époque » que lui donnent quelques historiens. Sous le gouvernement de Napoléon III, la vie de cour eut un éclat qu'elle n'avait plus connu depuis 1789. Dîners, réceptions, divertissements succédant aux réunions champêtres, aux déjeuners sur l'herbe, aux bals masqués, aux fêtes de toutes sortes. Les femmes portaient la crinoline, la jupe évasée montée sur corsets et destinée à faire valoir la sveltesse du buste. Le tailleur Worth était dans toute sa gloire...

En marge de ces divertissements, le demi-monde triomphait.

Une attitude de Cora Pearl, princesse du demi-monde.



Cora Pearl était la maîtresse avouée du prince Jérôme Bonaparte, le cousin de Napoléon III... et entibonapartiste convaincu. Cora Pearl était l'une des plus belles femmes de Paris et elle défraya souvent la chronique scandaleuse du temps. Entourée d'un luxe incalculable, elle se pavait dans les toilettes les plus tapageuses, elle était arrogante, pleine de superbe. Elle se savait belle et le montrait.

par  
PERRUCHOT

Un jour, il lui prit fantaisie de se faire teindre les cheveux en rose.

Un impertinent lui demanda la raison de cette extravagance :

— Parce que c'est plus gai, lui répondit cette princesse de la main gauche.

Mais le fait typique de sa vie fut son duel.

Cora Pearl, que l'on avait surnommée « Mam'zelle Bonaparte » en raison de sa liaison avec le prince, avait des ennemies. On la jalousait pour sa beauté, pour sa situation, pour son hôtel particulier, pour ses bijoux. Sa plus implacable adversaire fut une autre demi-mondaine, Lucy de Kaula. Quand elles se rencontraient, dans un restaurant ou dans un bal, les deux femmes ne manquaient jamais d'échanger des propos aigres-doux. Or, il advint que Cora eut l'occasion de faire avec le prince un voyage à Bordeaux. Tout près de Périgueux, un accident de voiture contraignit le couple à aller demander l'hospitalité à un jeune chatelain, le vicomte Philippe de Vaudrey. Durant la nuit, tandis que le prince reposait dans sa chambre, Philippe joua la *Sonate au Clair de Lune* de Beethoven à la jeune femme, et dans le cœur de l'un et de l'autre naquit un tendre sentiment. Cora Pearl ne dévoila évidemment à Philippe, ni son nom, ni ce que j'appellerai par euphémisme sa « raison sociale ».

La rencontre aurait été sans lendemain si des amis de Philippe, qui était un ardent royaliste, n'avaient par la suite organisé un complot destiné à renverser l'Empire et à rétablir la monarchie. Le vicomte de Vaudrey partit donc pour Paris afin de se joindre à ses camarades.

Le jour de son arrivée, un bal avait lieu

à l'Opéra. Philippe s'y rendit avec l'espoir qu'il y rencontrerait celle qu'il aimait. Il vit Cora, lui parla.

Mais Lucy de Kaula qui désirait se venger de Mam'zelle Bonaparte, avait placé auprès de Cora une femme de chambre qui



Cette dame masquée, c'est Cora Pearl, alias Edwige Feuillère en compagnie de Raymond Rouleau.

n'était rien d'autre qu'une espionne aux gages du préfet de police.

Le vicomte commit la maladresse de dévoiler à Cora le plan des conjurés. La femme de chambre rapporta le propos au préfet.

Le complot échoua naturellement et les conjurés furent tous capturés à l'exception de Philippe, blessé, qui réussit à s'enfuir, et se réfugia chez son amie de cœur.

Cora était absente. Philippe ne trouva devant lui que Lucy de Kaula qui, cyniquement, lui apprit la véritable identité de Mam'zelle Bonaparte.

Le vicomte, profondément touché par cette révélation, se livra à la police...

L'autaine Cora ne s'avoua point battue. Elle allait se venger de Lucy de Kaula ! Son ennemie ne devait-elle pas se trouver

(la suite en page 10).

# " LA FEMME DU BOULANGER "

## ENTRERA-T-ELLE A LA COMEDIE-FRANÇAISE ?



Un remarquable portrait de Jean Giono par Olivier Girard.

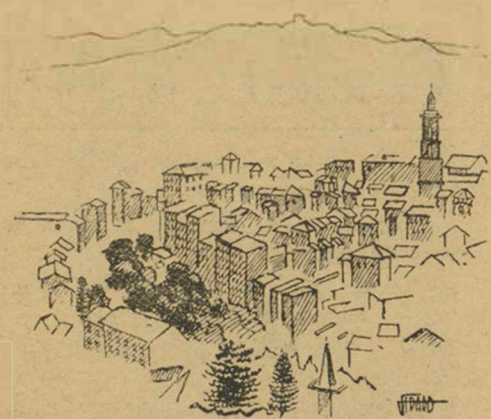
On a fait beaucoup de bruit autour du voyage de Jean Giono qui a quitté sa retraite de Manosque après un très long séjour. A Paris, Jean Giono prépare la réalisation du *Chant du Monde* dont il doit assurer lui-même la mise en scène, aidé dans cette tâche par Garganoff. D'après des renseignements recoltés dans l'entourage de l'écrivain à Manosque, la plus grande partie des extérieurs de ce film doivent être tournés dans les Hautes et Basses-Alpes, et naturellement dans les environs mêmes de Manosque, pays natal de Jean Giono. Le projet de tourner *Le Chant du Monde* n'est pas un projet isolé; bien au contraire, Giono a l'intention de porter à l'écran plusieurs de ses œuvres, notamment, *Que ma joie demeure*. Pourtant, on ne nous dit pas comment le célèbre écrivain compte triompher de toutes les difficultés d'ordre technique et matériel qui doivent forcément s'amonceler devant les réalisateurs d'œuvres de telle envergure.

A en croire les échos parus dans la presse parisienne, Jean Giono a l'air d'être sûr de son fait. Les projets de tous genres bouillonnent en lui : théâtre, cinéma, littérature, sans parler de ses procès avec Pagnol...

Laissons la parole à Jean Giono lui-même qui a fait à nos confrères parisiens les

déclarations suivantes, rapportées fidèlement par *Le Figaro* :

« Ce film, je le monte seul. Je ne veux pas un centimètre de carton dans les décors, rien que des extérieurs ! Quant aux acteurs, je veux qu'ils aient la foi, qu'ils se passionnent ; jouer ne doit pas être simple-



A Manosque... (croquis d'Olivier Girard)



« Vivent les cornes du Boulanger ! » — Une des scènes les plus caractéristiques de *La Femme du Boulanger*.

ment pour eux l'occasion de gagner un peu d'argent.

« Je ne travaille pas avec Pagnol dans ce film. Je ferai la mise en scène moi-même.

« J'apporte aussi à Paris une nouvelle pièce : *La Femme du Boulanger*.

« Cela n'a aucun rapport avec le cinéma. Celui-ci m'a trahi : on a fait rire le public avec une histoire de mari bafoué.

« Moi, j'apporte une sorte de comédie italienne, une farce magique...

« Non, vraiment, cela n'a aucun rapport. »

Faisant pendant à cette déclaration, *Le Figaro* ajoute que M. Jean-Louis Vaucoyer administrateur de la Comédie Française, s'intéresse vivement à cette pièce et qu'il est très possible que cette boulangère entrât à la Maison de Molière pour y rejoindre, sans doute, une blanchisseuse également célèbre.

Après dix ans d'absence à Paris, Jean Giono semble bien vouloir se lancer dans une activité plus qu'étourdissante. Nous suivrons avec intérêt ses efforts.

F.

dans cette recherche particulièrement que peut vous aider un metteur en scène. »

Cette seule explication me semble définir et expliquer Line Noro, on pense à l'une de ces interprétations les plus récentes, le rôle secondaire de la gouvernante qu'elle accepta de tenir dans *La Neige sur les Pas*, sous la direction de Berthomieu, son mari. On trouve en effet une totalité de vie qui donne à chaque geste un poids et une sorte de nécessité.

Du reste disons tout de suite que les méthodes de Line Noro ne vont pas sans risques pour elle et pour son entourage. Lorsque l'on a cherché un personnage, lorsque l'on est allé le rechercher au fond de son intimité, on ne se débarrasse pas de lui à la minute où s'éteignent les projecteurs; on ne peut pas le laisser au vestiaire comme un costume inutile en quittant le théâtre ou le studio. Il faut payer cette sorte de miracle de la création, et le payer c'est d'abord subir l'être que l'on a créé. Line Noro les subit, même douloureusement parfois, car elle sent ce rôle se substituer à elle, sa propre attitude se modifie, se teinte à la couleur de l'autre, elle en arrive à devenir méchante si « l'autre » est méchante, coléreuse, inquiète... mais aussi quelle richesse cela lui donne-t-il dans sa gamme d'expressions ! On a peine parfois lorsqu'on y songe à imaginer que c'est la même femme qui fut la pantelante héroïne de *Mater Dolorosa*, l'être résigné d'*Une Femme sans importance*, l'amante animale et ardente de *Pépé le Moko*, ou la bourgeoise hautaine et cassante de *La Fille du Puisatier*.

Avec elle on comprend que le métier d'acteur, c'est « ça » ; c'est bien « ça » jouer des rôles, les composer chacun séparément et profondément, c'est bien « ça » plutôt que de mettre simplement un prénom différent sur son physique personnel, sur ses traits, ses habitudes et sa façon de parler.

Lorsque l'on a compris ça, on peut aussi s'étonner que Line Noro soit encore à mi-chemin si l'on peut dire; qu'elle reste une vedette moyenne après des créations comme en ignorent certaines qui sont tout en haut de la célébrité. On peut bien le dire, puisqu'elle ne craint pas d'en parler, très franchement avec cette franchise et cette sorte de gravité qui sont sa marque. Elle ne cache pas, en avoir souffert, à un certain moment :

« Il aurait fallu après chaque pièce, chaque film, défendre son affiche, profiter de chaque succès pour avoir un nom plus gros, un emplacement nouveau dans la distribution. J'ai essayé parfois, je n'ai jamais pu y mettre l'obstination indispensable. »

Elle le regrette un peu, pas bien longtemps du reste et se console en disant : « Ma carrière est peut-être destinée à un épanouissement tardif, Marguerite Moreno me dit toujours que j'aurai une destinée semblable à

# GÉNIN

## " UN GARS QUI ... A MURI "

Il est deux manières de parler du cinéma français : en l'écrasant de mépris en invoquant toutes les productions étrangères, ou au contraire on l'exalte avec superlatifs à l'appui et en jetant dans la discussion quelques noms brillants propre à rehausser la démonstration.

Pourquoi ne pas regarder plus simplement les choses et ne pas constater que notre cinéma fourmille d'éléments exceptionnels souvent méconnus. Tout comme dans le cinéma



Dans *Fièvres*, René Génin se trouve entre Tino Rossi et Madeleine Sologne.

américain, on trouve dans nos films des visages familiers, on les salue au passage comme des amis et on ne sait jamais leurs noms. Il est parmi eux des valeurs or, un Génin par exemple. Soyons juste, Génin est sorti de ces anonymes, quelques films plus en relief l'ont déjà mis à part, après *Fièvres*, il sera considéré comme peut l'être un Blavette, un Aquistapace ou un Saturnin Fabre. Mais il pourrait dire comme ce héros de London : « J'étais déjà ça naguère ! » Des

la sienne !... et si l'on se réécrit, elle insiste doucement avec au fond de ses yeux cette seule chose qu'elle ne peut jamais changer ni maquiller : cet éclair fauve. Pourquoi faire ? En y réfléchissant bien on ne se souvient pas si c'est la couleur réelle de cette lumière un peu dure de volonté grave, mais c'en est, en tous cas la couleur intérieure.

années durant il était cet être à la timidité douce sous un gabarit trappu. On l'a vu éclipser Fernandel dans une scène où il essayait de rouler une cigarette sous le vent. Eclipser tout à fait provisoirement certes et seulement pour le plaisir du spectateur. Est-ce à dire qu'il soit un comique ? Non, Génin est un sensible rugueux. Il est un rude gars qui a grandi, qui s'est mûri, qui a pris la philosophie de sa force, la philosophie de sa simplicité. L'écorce s'est durcie un peu plus, permettant à « l'intérieur » à tout ce qui est sentiment, émotion, de rester une fraîcheur surprenante. Génin dans *Fièvres* a pu donner sa note parce que Delannoy a choisi avec une sûreté parfaite tous ses interprètes, permettant à chacun de donner son maximum et Génin était celui-là même qu'il fallait pour subir le charme canaille de Ginette Leclerc, pour aider Tino Rossi à retrouver la vie grâce à une amitié rustre, profonde;

M. ROD.

Comme on voudrait que Line Noro puisse plonger ce regard là dans celui de toutes celles qui veulent devenir vedette et que sa voix égale leur explique « C'est peut-être un beau métier, plus beau même que vous ne l'imaginez, mais ce n'est pas du tout ce que vous pensez. »

R. M. ARLAUD.

**A** Marseille, Paul Bernard et Jacques Erwin interprétèrent à la radio une de mes pièces : *Feux Follets*. Deux jeunes premiers. Deux générations. Deux techniques et un curieux contraste. Paul Bernard est devenu un incomparable virtuose de la radio. C'est un jongleur magistral de texte. Il a gardé sa voix juvénile, cette grâce particulière, cette poésie expressive qui lui firent doter de « prolongements » inattendus bien des pièces qui n'en espéraient pas tant.

Grandes générales d'il y a quinze ans ! Etienne ! Paul Bernard fut l'interprète inégalable de cette charmante comédie. Le *Gre-luchon Délicat* de Jacques Natanson dont la générale fut triomphale. *Décalage* de Denys Amiel. Et combien d'autres !

Comme c'est loin tout ça ! Et *Ventôse* de Jacques Deval au Théâtre Caumartin, où René Rocher grignotait les millions d'un Américain mort ruiné. Deval imaginait Paris en prise à une révolution à l'eau de rose, dans cette berquinade destinée à faire frémir (tout juste un peu) le public chic légèrement inquiet. Les événements ont hélas dépassé les pronostics des devins et les comédies prémonitoires des auteurs boulevardiers.

Paul Bernard fut aussi, quelques saisons une vedette de l'écran. On n'a pas oublié sa création de *Pension Mimosas* aux côtés de Françoise Rosay, un des plus émouvants parmi les films de Feyder.

Cette scène est extraite de *Pension Mimosas*. Elle représente Françoise Rosay et Paul Bernard dont parle Jacques Chabannes.



## SORNETTES DE L'ENTR'ACTE

Comme Fernand Fabre dont je parlais l'autre jour, Paul Bernard a été oublié des producteurs. C'est un grand dommage. Je suis sûr qu'il gagnerait la partie, celui qui ferait appel à lui ; pour un emploi nouveau.

La succession de Jules Berry n'est-elle pas ouverte ? Je parle du Jules Berry de *Banco*, le séducteur un peu blasé, un peu cynique, un peu nonchalant ? Et toujours charmant.

Quand nous reverrons Paname, les boulevards, l'opéra, Notre-Dame, combien ne seront plus là de ceux qui symbolisaient Paris avant la tourmente ?

Comme nous étions loin de prévoir notre sort, le soir où au début de mai 40, *Miquette et sa mère* que nous avions, Jean Bo-

yer et moi, portée à l'écran fit son apparition au Rex.

C'était vraiment « la drôle de guerre », la générale à l'Opéra de la *Médée* de Milhaud et de l'*Entre deux mondes* de Marcel Samuel-Rousseau que dansaient Serge Lifar et Solange Schwartz et dont Nadine Landowski-Chabannes avait réalisé le ravissant décor.

Vivrais-je cent ans (ne me le souhaitez pas !) je n'oublierais jamais cet entr'acte ! Le Tout-Paris des générales se répandait dans les couloirs. Quelques uniformes de permissionnaires et de mobilisés parisiens (des vieux comme moi) à part, c'était une première d'Opéra d'avant-guerre.

Et soudain un confrère (Roger Cousin, d'*Excelsior*, je crois) rencontré au débouché d'un escalier, nous apprit la nouvelle qui se répandit comme une trainée de poudre :

— L'armée allemande est entrée en Hollande...

La drôle de guerre était finie.. Et nous n'avons pas vécu deux ans depuis cette soirée d'un autre âge...

Charles Ford a interviewé pour vous Saint-Granier. Je le rencontre à la brasserie de la Paix à Toulon.

Saint-Granier me parle de Paris où il a passé dix-huit mois, de Nice où il s'installe, de son fils Jean (avec qui j'ai terminé la guerre en compagnie de Jean Boyer et de Robert Arnoux, à Nérac, patrie d'Henri IV) ; de l'avenir et du passé.

Pendant l'autre guerre, Saint-Granier, associé avec Jean Bastia, avait ouvert un cabaret montmartrois : « Le Perchoir ». Le succès en fut éclatant. Ce fut le départ de Martini. Il chantait la *Légende* de Botrel.

18-42. Vingt-quatre ans ont passé. Il y a pourtant des analogies... Peut-être ne les verra-t-on clairement que plus tard ?

Saint-Granier voudrait faire sa rentrée à l'écran. Il dit qu'un emploi lui conviendrait, celui illustré par André Lefaur : les clubmen, les hommes du monde à mi-chemin entre le scepticisme et la naïveté. Il a raison. Sa réapparition sur l'écran français serait une bonne initiative. Avis à Messieurs les Producteurs.

Jacques CHABANNES

## Je vais vous raconter HISTOIRES VIENNOISES

Evidemment pour avoir connu cette histoire, il fallait être un boulevardier.. Non, vous ne me comprenez pas, un boulevardier de Vienne, car Vienne aussi avait des boulevardiers et qui ne le cédaient en rien, comme esprit et comme dillettantisme aimable, aux boulevardiers parisiens. Ils ont du reste, les uns comme les autres, le charme des choses et des êtres disparus. Sachez donc, puisque vous semblez tout ignorer de choses si importantes, que les cafés, à Vienne, s'élevaient à la hauteur d'une institution nationale.



... nous étions tous un peu amoureux de « Madame Christine »

Chacun avait le sien, c'était une chose qui lui appartenait en propre, où il avait ses habitudes.

Nous allions au *café du voyeur*, mais non ne vous mettez pas à rire comme un ridicule potache, c'était un café très bien, tout ce qu'il y a de bien même, il s'appelait *Café du Voyeur*, à cause d'une statue qui, près de la porte d'entrée, semblait regarder avec une infinie philosophie les images de la vie qui se déroulaient — oh combien ! — sous ses yeux. Il ne faut pas ironiser sur les noms des cafés, c'est un sacrilège. Si vous ne le comprenez pas, c'est alors que vous êtes bien loin de la dignité de nous autres, boulevardiers.

Toujours est-il que nous étions tous un peu amoureux de la patronne, Madame Christine. Elle arrivait assez tard, chaque matin, toute parfumée, toute pomponnée, arborant chaque jour un chapeau sensationnel et les plus vieux habitués, les plus blasés, re-

nonçaient pour quelques instants à la passionnante lecture du journal ou à la partie de bridge. Eh oui, on commençait très bien le bridge à neuf heures du matin, à cette époque.

Mais si les clients étaient tout émoussés que dire des garçons ! D'autant plus que Madame Christine était veuve, et quequ'ayant juré à feu son époux qu'elle n'épouserait jamais un garçon, Ferdinand et Joseph étaient pour elle aux petits soins. Ferdinand surtout qui chaque matin fleurissait sa table... mais un beau matin arriva Mizzi ! C'est vrai, vous ne connaissez même pas Mizzi, vous ne connaissez donc rien ! C'était déjà une grande et superbe fille, son père un vieux camarade de Ferdinand, la lui avait confiée sur son lit de mort et elle l'appelait : Oncle Ferdinand. Tout ceci provoqua au café de menus drames. Mme Christine qui n'avait jamais voulu écouter les madrigaux de son « garçon » s'irritait de l'assiduité de Mizzi. Son irritation se traduisit comme cela se produit chez toutes les femmes — en tout cas c'était comme ça à Vienne — par la loi du talion. Puisque, croyait-elle, Ferdinand flirtait, elle s'afficha avec un beau garçon de client, le comte de Brelowsky. Les choses arrivées à ce point ne tardèrent pas à se compliquer. Le comte de Brelowsky remarqua la jolie Mizzi, il la fit entrer comme dame de compagnie auprès de sa grand-mère et à ce titre lui fit ouverte-



... cette association commerciale s'était depuis longtemps scellée tendrement entre eux.

ment la cœur. Il alla jusqu'à l'inviter à dîner en cabinet particulier... comme ce soir-là, Madame Christine était à l'Opéra, Ferdinand à son tour eut une crise de jalousie. Imaginez-vous que ce soir-là, il nous envoya tous au diable, nous, les vieux clients. Evidemment, vous ne pouvez pas imaginer la révolution que cela pouvait représenter dans l'ancienne Vienne. En tous cas, croyez-moi,

les événements qui arrivèrent ultérieurement n'existent pas à côté des manquements de Ferdinand ce soir-là. Il finit par abandonner son service, se précipita au restaurant, monta au salon particulier, trouva Brelowsky avec une dame qui cachait sa confusion, gifla le comte... et s'aperçut que Mizzi était sa compagne.. nouveau drame, pendant qu'au café, Madame Christine arrivait, ne trouvait pas Ferdinand...

Vous souriez ? Mais vous n'avez donc aucune idée du bouleversement que tout cela



Ferdinand et Joseph fêtèrent la réconciliation par le plus désopilant des duos.

représentait ! Quoiqu'à vrai dire, pour nous autres, les vrais boulevardiers, ces petites intrigues sentimentales étaient le pain quotidien. Les conséquences de si fâcheux événements firent que Ferdinand quitta le café, il ouvrit, aidé par un client fortuné, un café concurrent.

Il faut reconnaître que Ferdinand avait comme on dit : « la manière » son café ne tarda pas à drainer tous les habitués de Madame Christine.

Le *Café du Voyeur*, si gai naguère ne tarda pas à devenir sinistre. Malgré les efforts de cette pauvre Christine, malgré les efforts de ce brave Joseph qui, depuis le départ de Ferdinand, faisait des efforts désespérés... et tentait aussi d'arranger les choses entre son vicaire collègue et son irascible patronne.

Pendant ce temps, un vol était commis chez la grand-mère de Brelowsky. Mizzi fut soupçonnée... que de drames, que de drames à cause de ce vilain bonhomme. En-

(la fin en page 10).

# LES MÉTHODES DE LINE NORO

Il faut probablement admettre, ne serait-ce que pour éviter d'interminables discussions qu'il est deux sortes d'acteurs, deux « races » en quelque sorte : d'acteurs de cinéma, bien entendu. D'une part ceux qui sont is-

absolument vénérée pour qu'il y ait place pour autre chose.

Le cinéma, néanmoins, y recrute souvent ses éléments les plus solides que ce soit naguère Pierre Batcheff, que ce soit Lefèvre

ou Michel Simon, Geymond Vital ou Guisol, Jean Louis Barrault ou Raymond Rouleau, des décorateurs comme Barsacq ou des auteurs comme Michel Duran... mais tout cela, c'est une autre histoire.

Toujours est-il que Line Noro vint de cette équipe de travail, c'est là probablement qu'elle apprit et développa cette qualité de sentir vrai, juste et profond. C'est là qu'elle découvrit qu'un rôle c'est autre chose qu'une grimace jolie ou expressive et l'intention d'un texte, qu'un rôle c'est une chose intérieure qui se plante très profondément. Line Noro sait rechercher cette vérité de l'interprétation au-delà du rôle lui-même et c'est ce qui en explique le relief déconcertant que certaines de ses compositions prennent sur celles de ses partenaires.

« Un personnage, explique-t-elle, possède une vie propre, bien à lui, une vie, un passé qu'il subit, même inconsciemment et qui pèse sur toutes ses réactions, tous ses actes, toutes ses intonations. Qui pèse parce que cet être est formé par son passé particulier qui l'a pétri tel que nous le croyons. Lorsque l'on travaille un rôle, c'est cette vie ignorée qu'il faut retrouver, c'est

... et avec Gilbert Gil dans Une femme sans importance.



Avec Charpin dans La Fille du Puisatier.

sus d'une sorte de génération spontanée, qui sont sortis de l'inconnu et de leur propre ignorance, tout équipés, tout préparés pour les nécessités de l'écran, par science infuse ou qualités sumaturelles; d'autre part, les autres, ceux du théâtre surtout, qui ont appris un métier, en ont gravi les marches, ont passé par ce stade de la scène que la plupart n'ont du reste pas abandonné... Ceux-là ont le plus souvent des carrières plus lentes, leur réussite se fait par degré; ils montent aussi haut que les autres avec cette particularité que là où ils arrivent, ils se tiennent !

Line Noro est de ceux-là, et parmi eux d'une race créée avec particulièrement de dureté, elle fut formée par Charles Dullin. On n'est pas tendre pour le cinéma au théâtre de l'Atelier, et pas indulgent pour le comédien, le théâtre y est une religion trop



## LA CRITIQUE

### CHANTAGE.

Voilà un film excellent dont les moyens psychologiques sont peut-être un peu simplistes mais qui n'en reste pas moins impressionnant d'un bout à l'autre.

John Ingram est un ancien forçat qui avait été condamné injustement au bagne dont il s'est maintenant évadé. Marié et père d'un adorable petit garçon il exerce un dangereux métier : pompier d'un genre un peu spécial, il éteint les puits de pétrole en flammes. Tout est très bien à la condition toutefois de ne pas trop se mentir et de ne pas s'exposer à une reconnaissance éventuelle. Mais un jour, un certain Ramy vient lui rendre visite. Cet individu débordant de graisse, papelard et semble-t-il débonnaire a connu Ingram alors qu'il s'appelait Harrington. Il n'ignore également pas toute l'histoire qui a précédé ce changement d'identité. Néanmoins il est, dit-il, plein de bonnes intentions. Un peu de travail, c'est tout ce qu'il attend d'un ancien copain qui a eu plus de chance que lui. Il entre donc au service d'Ingram qui fait creuser un puits de pétrole et lui propose un jour un petit marché : il sait pertinemment qu'Ingram n'a pas commis le vol dont on l'accuse, puisque c'est lui qui en est l'auteur. Il est la seule personne qui puisse le réhabiliter. Moyennant finances, il s'engage à rédiger une confession et à purger sa peine. Ingram est tenté. Peu d'hésitation de sa part. Cette vie craintive et sous un nom d'emprunt lui pèse ; il songe à son fils. Il accepte. Naturellement Ramy qui est un honnête gangster a trouvé une bonne combine pour toucher l'argent et ne pas envoyer la confession. Le moyen est tellement simple et tellement ingénieux aussi qu'on est un peu vexé de ne pas l'avoir prévu. Il s'arrange pour faire arrêter Ingram et le renvoyer au bagne. Pendant que celui-ci moisit dans sa cage Ramy se rend acquéreur de son puits. Et, vous vous en doutez bien, Ingram, fou de rage, s'évade une seconde fois. Les poursuites, les incendies, la grande scène finale entre les deux ennemis, rien ne manque. Mais on a eu chaud...

Tout ceci ne donne évidemment qu'une idée extrêmement faible de ce que peut être un film de ce genre réalisé avec une techni-

que et un rythme qui vous laissent haletants. Bien sûr, il y a les types conventionnels du monde mélo : l'innocent, le fourbe, le premier abattu à plusieurs reprises mais finalement triomphant, le second incarcéré comme il se doit. Mais on a su leur donner un relief saisissant et une apparence moins traditionnelle qu'on aurait pu le croire. Le traître n'a pas le sourcil bruceauilleux et le rire sardonique. Il est obséquieux et bien rasé. Quant à l'opprimé c'est E. G. Robinson et il se défend bien !

L'interprétation est remarquable. Qu'il s'agisse de Gene Lockhart, de Ruth Hussey ou de Bob Watson qui est un gosse étonnant, ils ont un accent de vérité et un naturel magnifiques. Pour Edward G. Robinson on peut véritablement parler de « présence ». Ce masque buté, cette silhouette trapue ramasse l'action autour de lui, en fait quelque chose de fort, de solidement émouvant. On reste confondu devant sa puissance d'expression et ses réactions entières, brutales, qui vous accrochent plus que n'importe quel jeu « nuancé ».

On ne sait que louer le plus de l'interprétation ou de la mise en scène vigoureuse et sans défaillance. Et on s'aperçoit que dans un tel film, l'une et l'autre sont solidaires et aboutissent à un joli résultat. Je pense à ces incendies, à la scène des adieux entre Robinson et sa femme et je défie quiconque de rester impassible devant l'une comme devant l'autre. — G. G.

### CHASSE A L'HOMME.

Le cinéma américain, que l'on aime ou pas, que l'on regrette ou pas a, entre autres mérites, celui d'avoir indéniablement créé le genre le plus « cinéma » qui soit jusqu'à ce jour : les histoires de gangsters. Depuis les quelques réussites sensationnelles dont on parlera encore longtemps, tous les cinémas du monde ont essayé de retrouver la formule, de damer le pion aux Américains sur leur propre terrain. Cette histoire policière est issue de ce réflexe et fait des efforts assurément louables pour arriver à son but.

Tout est mis en œuvre pour cela, mais pour y parvenir Georg Jacoby, hypnotisé par ses modèles, s'est imposé la discipline de ne même pas chercher des moyens nouveaux pour créer son atmosphère. Il ne veut pas gagner par la bande, il veut marcher dans les mêmes pas et cet effort certainement louable du point de vue purement technique et professionnel nous donne souvent une impression de « déjà vu ». Et puis, il y manque le souffle, il y manque le gag qui éclairerait l'action et la ferait rebondir, l'idée qui ferait oublier une intrigue comme toutes les autres intrigues. On voit bien la police balayer de ses projecteurs une forêt nocturne, des voitures faire grincer leurs freins, des boîtes de nuit somptueuses et des rafales de mitrailleuses, tout cela fait un film de gangsters, si l'on veut... rien ne peut être décevant comme un domaine réputé facile. Quant aux interprètes, ils ne sont pas bien convaincants non plus. Ursula Grabley, à force d'être une gentille petite fille sage, en est fade, tandis que la sémi-lante Hilda Korber, à force d'être provocante, vend la mèche tout de suite. N'importe qui sauf ce grand dadais mal maquillé de Paul Klinger comprendrait qu'il

(la fin en page 10).



Une scène grandiose de Chantage

# CORA PEARL PRINCESSE DU DEMI-MONDE

(suite de la page 3)

maintenant à une réception chez le duc de Morny ? Mam'zelle Bonaparte pénétra dans les salons du duc en costume de cheval, s'approcha de Lucy et la cravacha en plein visage.

En 1860, au moment où cette scène se passait, le duel était encore profondément dans les mœurs. On se battait pour un oui et pour un non. Mais cette humeur pointilleuse, héritée des mousquetaires, semblait néanmoins réservée aux hommes. Et, certes, il n'était guère d'exemples de femmes vidant elles-mêmes leurs querelles à coups de pistolet ou à l'épée. Cora Pearl exigea pourtant de Lucy de Kaula qu'elle acceptât de se rencontrer avec elle sur le terrain. Lucy ne se déroba pas.

Et le duel eut immédiatement lieu dans le parc du duc de Morny, à la lueur des



(Suite)

Il y a quelque chose de leuque dans cette secrétaire aguichante et dans son patron aux regards coulissants... mais les gens qui vivent sur l'écran ont parfois une façon tout à fait à eux de voir la vie.



Ursula Grabley, principale interprète de Chasse à l'Homme

Les seconds rôles par contre ont de l'allure, c'est eux qui mènent le mouvement et c'est grâce à eux que l'on suit l'action sans déplaisir en scème ; avec cette facilité qui vous fait dévorer trois romans policiers achetés au départ du train...

R. M. A.

flambeaux et devant un public de ducs et de gens de cour.

Il est inutile d'ajouter que le lendemain toute la France en parlait.

Ces excentricités peuvent nous paraître bien étranges aujourd'hui. Il faut, pour les comprendre, les placer dans leur cadre original. Les femmes étaient prises d'une véritable frénésie amoureuse. Les plus vieilles voulaient rivaliser avec les plus jeunes et essayaient de maquiller comme elles le pouvaient les injures faites par le temps à leur beauté.

Les humoristes s'en donnaient à cœur joie. L'un d'eux, au passage d'Auteuil, assistait au défilé des beautés à la mode. A la vue de Mme de ..., célébrité mondaine sur le retour, quelqu'un lui dit :

— Ne trouvez-vous pas que Mme de ... est aujourd'hui moins laide que de coutume ?

— Elle ? Allons donc ! répliqua l'implacable ironiste. Elle est quelquefois plus laide... jamais moins !

Une autre fois, on parlait devant un homme spirituel d'une femme du grand monde qui avait résolu de fermer sa porte à toutes les femmes qui s'étaient fait remarquer.

— Diable ! s'écria l'homme d'esprit. Comment va-t-elle faire pour rentrer chez elle ?

L'exemple de la frivolité venait de très haut, il venait de l'empereur lui-même qu'on appelait en sourdine le « Don Juan Incorrigible ». Un jour, nous dit Abel Hermant, Napoléon III « traversant un salon d'attente où les valets de service avaient oublié

Je vais vous raconter

## HISTOIRES VIENNOISES (Suite de la page 5)

fin, heureusement, il fut confondu, Mizzi comprit quel personnage il était... ce que les raisonnements de son oncle n'avaient pu faire, ce qui prouve bien que l'expérience des autres... mais tout cela vous est bien égal, et puis vous n'êtes pas un vieux boulevardier.

Mais les aventures de Mizzi ne solutionnaient pas la concurrence des deux cafés. Concurrence qui allait en s'aggravant à ce point que Madame Christine envisageait de fermer. Il faut dire que même de vieux clients comme moi renoncèrent. Ils avaient engagé un garçon qui avait une manière de se casser la figure sans casser la vaisselle, à vous donner des crises cardiaques. Ferdinand ayant imaginé d'installer un orchestre chez lui et de chanter, ce pauvre Joseph chanta aussi pour complaire à Madame Christine... je vous avoue que c'est ce jour-là que j'ai changé de café, en même temps que les derniers fidèles.

d'apporter les lampes, apercevant sur un canapé quelque chose comme une forme féminine, se glissa furtivement dans l'ombre, s'assit auprès de cette apparence de jupe, et chiffonna... un évêque. »

Je voudrais terminer cette évocation de la société où vivaient les Mam'zelle Bonaparte, par deux anecdotes que racontait jadis Aurélien Scholl. Elles sont un peu légères, mais illustrent bien la mentalité de l'époque.

Voici la première :

« Un mariage qui a fait pas mal jaser ces jours-ci, c'est celui de M. X... qui vient d'épouser une ancienne demi-mondaine.

« M. X... a un nom sans le sou. Sa femme l'a pris pour réhabiliter ses fredaines passées, et c'est elle qui pourvoit aux dépenses de son nouvel époux. On causait de ce singulier marché.

« — Le mari, dit quelqu'un, est nourri et logé.

« — Oui... et la femme blanchie. »

Et l'autre :

« Une dame du quart de monde demandait à Mademoiselle D... des renseignements sur un jeune homme qu'elle a promené quelque temps.

« Mademoiselle D... n'en dit point de mal.

« — Est-il généreux ? demande enfin la dame.

« — Oh ! tu sais, beaucoup de petits cadeaux.

« — Oui... il n'entretient que l'amitié. »

PERRUCHOT.

Comme nous reprenions des habitudes dans l'établissement de Ferdinand, était-ce même « prendre des habitudes » ? Ferdinand les connaissait si bien que nous n'avions que l'impression de les continuer, nous vîmes arriver Joseph et sa blonde patronne !

Je vous passe la suite de l'histoire, comment Ferdinand invita Christine, comment on entendit des coups étranges dans la muraille, comment celle-ci s'abattit soudain transformant les deux maisons concurrentes en une seule, comment cette association se trouvait depuis longtemps scellée tendrement à la table de Ferdinand, comment Mizzi épousa un compositeur... Tout cela ne vous intéresse guère, ce qui comptait, pour nous, c'est que Ferdinand et Christine ne subissant plus les orages de leur sentimentalité, notre café nous fut de nouveau servi chaud et onctueux, nos habitudes furent de nouveau respectées et Joseph comme dans le vieux temps, continua de négliger son service pour téléphoner au pari mutuel. Tout cela, ce sont de bons vieux souvenirs, de bons vieux boulevardiers.

R. de l'ECRAN.



## NOUVELLES DE PARTOUT

— Pierre Nord, directeur du Service Cinématographique de l'Armée, a confié à J. K. Raymond-Millet la réalisation d'un film documentaire sur les races de chevaux. Ce film sera tourné à Tarbes et dans les environs.

— Pauline Carton, Philippe Hersent, Paul Masque, Jacques Tarride et Lucie Duplex qui furent les interprètes de Michel Dulud pour *La Troisième Dalle* viennent de partir en tournée avec la pièce du même auteur *Le Revenant*. Philippe Hersent et Paul Masque furent les créateurs de la pièce au Théâtre des Capucines à Paris.

— Avant de reprendre son activité cinématographique, Saint-Granier est allé faire une tournée en Suisse.

— Gaby Morlay et Elvire Popesco vont interpréter le film *Le Jean Stelli Le Voile bleu* dont les prises de vues commenceront le 15 avril.

— Louis Cuny a terminé un documentaire intitulé *Mains de France* et prépare deux autres films sur la musique : *Hommage à Bizet* et *Berlioz*.

— Victor Marguerite est mort. On se souvient des « mouvements divers » provoqués par l'adaptation cinématographique de *La Garçonne* réalisée par Armand du Plessis avec France Dhélia, Jean Toulout, Gaston Jacquet, Suzanne Balco, etc., puis en « parlant » avec Marie Bell et Henri Rollan.

— Suzy Vernon vient d'être condamnée à 4 mois de prison pour

ne pas avoir payé 45.000 francs de chèques signés au bénéfice du directeur du Casino de Deauville.

— Daniel Norman va tourner un film dont Tino Rossi sera la vedette et le titre : *Prenez garde au Troubadour*.

— Pierre Renol et Sessue Hayakawa vont jouer dans l'adaptation cinématographique de *L'Expérience du Dr Mops* de Jacques Spitz. C'est une production Christian Stengel.

— Henri Decoin tourne *Marriage d'Amour* avec Juliette Faber et François Peller. Après cela, il tournera *Marché Blanc* d'après un scénario de Gaston Modot.

— Greta Garbo, s'est mariée avec un certain Gay Hauser, médecin new-yorkais. D'autre part, on annonce que Hedy Lamarr s'est fiancée avec George Montgomery.

— Samedi, au Gaumont-Palace de Paris une *Nuit de Cinéma* a eu lieu qui a été organisée par les Œuvres Sociales du C. O. T. C. Le programme prévoyait un sketch inédit de Sacha Guitry, des tours de chant de Tino Rossi, Fernandel, Henry Garat, Alibert, Georges Milton et Pierre Mingand, les Ballets de l'Opéra avec Serge Lifar, la scène des cartes de *Marius* avec Raimu, et une *Revue du Cinéma* écrite par Maurice Bessy.

— Au Théâtre des Beaux-Arts, Edith Piaf a connu un très grand succès en interprétant ses chansons au cours de deux soirées de fantaisie.

— Ninon Vallin, la célèbre cantatrice, s'est produite dans *La Damnation de Faust* de Berlioz.

## A MONACO

*Colomba*, pièce dramatique de Jean Silvain et Marcel Murray, a été représentée au Théâtre de Monte-Carlo.

Le principal rôle, celui de Colomba, était dévolu à Madeleine Silvain qui, on s'en souvient, incarnait une des sœurs de l'Empereur dans *Madame Sans-Gêne*. Le Colonel anglais Nevil était personnifié par Alain Dhurtal qui a paru dans *Le Beau Danube* avec Madeleine Sologne, qui vient de jouer dans *Le Monde Tremblera* et qui tourne avec Viviane Romance dans *Feu Sacré*.

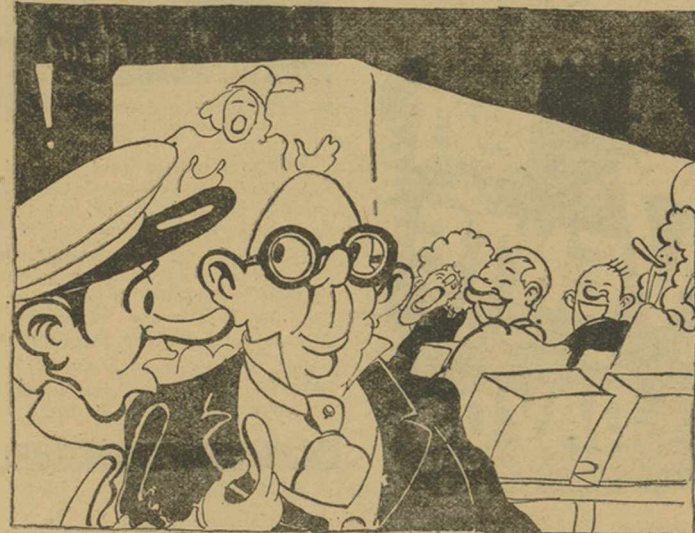
Le rôle d'Orso della Rebbla était rempli par Georges Lannes, dont le physique et le jeu savant s'accroissent des emplois les plus divers. On sait d'ailleurs que ce dernier va jouer un Inspecteur de Police dans un nouveau film intitulé *L'assassin à peur la nuit* qui est tourné par Jean Delannoy. Gérard Lecomte, Nicolas Amato et Yves Pascal complétaient la distribution de *Colomba*.

Au Théâtre des Beaux-Arts, Edith Piaf a connu un très grand succès en interprétant ses chansons au cours de deux soirées de fantaisie.

Ninon Vallin, la célèbre cantatrice, s'est produite dans *La Damnation de Faust* de Berlioz.

Jean DANEREL.

## AU CINÉMA.



Le groom. — Monsieur, vous tournez le dos à l'écran.  
Le spectateur. — Je me disais aussi que ce film était bien sombre...

**Georges GOIFFON et WARET**  
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26  
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINÉMAS

## FRANCE-PORTUGAL

Il est beaucoup question, en ce moment, de la naissance du *Bureau d'Echanges de Presse, de Littérature et de Cinéma Franco-portugais*.

Le Portugal, dont les liens d'amitié avec la France sont séculaires, et dont la mission spirituelle a toujours été si proche de celle de notre pays, s'est montré disposé à activer les rapports, tant culturels que commerciaux qui n'ont jamais cessé de l'unir à la France.

Le Comité France-Portugal qui est en voie de constitution sur l'initiative de notre confrère Eric Hurel, groupera tous ceux, hommes de lettres, journalistes et techniciens du film à qui les intérêts d'affaires ou leur curiosité personnelle ont fait mener des rapports particuliers avec le Portugal. Une section portugaise rassemblera de même, à Lisbonne, toutes les personnalités dont l'activité professionnelle ou l'initiative privée ont orienté les sympathies plus spécialement vers la France.

Il est dans les intentions de ce Comité, qui procédera sous peu à l'élection de son bureau, de se mettre à la disposition de quiconque, à titre privé ou au nom de quelque société que ce soit, désirerait se renseigner sur la littérature, le commerce et l'art lusitaniens.

Organisme officiel, le *Bureau d'Echange* se propose de susciter, d'aider et d'activer les échanges, qu'ils soient culturels ou commerciaux, entre les deux pays, par la documentation qu'il réunira, par le réseau de correspondants qu'il est en train de compléter, et par le service d'un Bulletin d'information, bilingue, servi périodiquement à ses adhérents portugais et français.

## UN DISCOURS

Candide rapporte que le Dr Gombels a prononcé un grand discours sur le Cinéma et en publie le passage suivant :

« Le cinéma constitue une possibilité de délassement pour la population civile, qu'on ne saurait trop apprécier. D'autre part, un immense champ d'action s'ouvre aux films allemands dans tous les pays européens. Le film allemand se trouve devant une possibilité unique de contribuer au travail de formation politique au meilleur sens de ce mot. Il est absolument nécessaire de ravitailler non seulement l'Allemagne, mais toute l'Europe, avec de bons films allemands, et de s'assurer pour longtemps de nouveaux marchés. A cette fin, il faudra rationaliser le travail et augmenter le rendement dans l'industrie du film. »

La plus importante  
Organisation Typographique  
du Sud-Est  
**MISTRAL**  
Imprimeur à CAVAILLON  
Téléphone 20.

Le Gérant : A. DE MAGNI  
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

## Un nouveau film suisse.

# OASIS DANS LA TOURMENTE

On attendait avec curiosité et intérêt aussi la sortie du premier film purement suisse romand : *L'oasis dans la tourmente*, dû au cinéaste Georges Depallens, et tiré du scénario de Jean Hort.

La première mondiale eut lieu il y a quelques semaines à Genève, après un grand renfort de publicité, publicité basée adroitement sur le nom de la Croix Rouge Internationale, à qui le film est d'ailleurs dédié.

Pris dans son ensemble, ce film est une des meilleures choses de la jeune production suisse, sans avoir pourtant l'envergure que l'on attendait de lui.

*L'oasis dans la tourmente* vient à son heure. Dans un monde déchiré par la guerre, la Croix Rouge Internationale est plus que jamais en vedette et, de ce fait seul,

cette production suisse sera vue avec intérêt dans tous les pays où elle sera présentée.

Le scénario de Jean Hort est fort bien construit. L'action traîne un peu dans la première partie, mais ce défaut disparaît ensuite.

Parmi les personnages, un seul interprète ressort réellement. C'est précisément l'auteur du scénario, Jean Hort, qui tient également un des principaux rôles du film. Il le fait avec une rare maestria et avec le même métier dont il fit montre si souvent sur les scènes françaises et suisses où il vient d'ailleurs de reprendre *Asmodée*, en compagnie de Marcelle Chantal.

La forte personnalité de Jean Hort noie quelque peu les autres interprètes du film. Eléonore Hirt, dans son rôle d'infirmière, manque de vérité et, au moment où elle dé-

clame sa tirade sur son rêve, sur la Croix Rouge, etc., elle me fit penser à une récitante oubliant que l'appareil de prise de vues était là. Floriane Silvestre se montre très enjouée, Fernand Bercher est doté de beaucoup de bonne volonté, mais la note la plus naturelle du film, après Jean Hort, est due au petit Tristan de Rchr, qui joue comme un comédien chevronné.

En résumé, *L'oasis dans la tourmente* est un film qui vient bien à son heure, une production suisse de bonne veine, capable de se défendre sur le plan international.

Une mention spéciale à l'opérateur, Porchet Fils, qui sut admirablement mener son affaire et à qui l'on doit une photographie très nette, un des meilleurs atouts du film.

Charles DUCARRE.



Nelly M. à Bron. — Dans *Paradis perdu*, ces deux rôles étaient joués par Micheline Presle. Dans *Cora Terry*, c'est en effet Marlka Itokk qui joue les rôles des deux sœurs Cora et Mara. Dans *Police Montée*, c'est Rita Hayworth qui était la partenaire de George O'Brien.

Joseph B. à Lyon. — A part l'article du 6 novembre 1941, nous avons encore publié une biographie de Marie Déa dans notre numéro de Noël 1940. Nous reparlerons certainement souvent de cette artiste, car elle ne manquera pas de tourner de nouveaux films. Toutefois, nous ne publions jamais l'âge des comédiennes. Dans *Histoire de Rire*, cette scène était vraiment doublée. Ne joignez jamais de timbres pour la réponse. Cette rubrique est gratuite, mais il ne faut pas poser plus de trois questions.

Ounès D. à Tiaré. — Nous ne possédons pas la photo d'Eric von Stroheim. Cet artiste est retourné en Amérique où il continue à tourner. Quels sont les autres renseignements que vous désirez avoir à son sujet ?



Simone M. à Grans. — Pierre Blanchard est marié, il a deux filles. Nous ne possédons pas encore sa photo, veuillez patienter un peu. Nous ne donnons jamais l'adresse des artistes nous le répétons au moins pour la millième fois.

René B. à Lyon. — C'était en effet une erreur : c'est Marlon



Matville qui joue le rôle de Nicole dans *Une femme dans la nuit* et Lysiane Rey interprète celui de Jacqueline Février. Ce que vous nous signalez est très possible, car une vedette n'est beaucoup moins de temps pour aller de Marseille à Lyon ou à Nice que nous pour préparer et imprimer notre revue.

Aldo S. à Collonges-Véraz. — Envoyez-nous la liste des numéros qui vous manquent et 2 francs en

le quart PESTRIN

(Eau Péillante)

dans tous les Cafés

### CHIRURGIEN-DENTISTE

2, Rue de la Darse  
Prix modérés  
Réparations en 3 heures  
Travaux Or, Acier, Vulcanité  
Assurances Sociales

timbres par exemplaire. Nous vous enverrons ces numéros par retour du courrier. Pour l'avenir, vous ferez bien de vous abonner, cela vous éviterait ces contre-temps.

J. C. à Riom. — Cet acteur s'appelle Fabien Loris. Nous espérons que vous aurez gagné votre pari.

Edmond B. à Marseille. — On peut toujours écrire aux artistes américains, mais les communications sont très lentes. Envoyez-nous les lettres affranchies en conséquence; nous les ferons suivre. C'est en effet Yvan Noël qui a un cours à Nice. Ecrivez-lui : 2, Boulevard Victor-Hugo. Nous avons parlé de Ginger Rogers dans notre numéro précédent; quant à James Stewart, on en parle souvent dans les correspondances d'Amérique.



A VENDRE, Caméra portative Ciné-Sept Debré 35 m/m, objectif Tessar Krauss F. 3.5, chargeurs 5 m. Peut faire la photo image par image. Examinerai toute proposition échange contre bon appareil photo, préférence petit format. Ecrire à La Revue, qui transmettra. (N° 57)

A VENDRE, cireuse Electro Lux état neuf. Ecrire à La Revue, qui transmettra. (N° 58).